

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Penser la guerre,
Clausewitz**

**II
L'âge planétaire**

par

RAYMOND ARON

nrf
Éditions Gallimard

*Bibliothèque
des Sciences humaines*

© *Éditions Gallimard, 1976.*

INTRODUCTION

B. H. Liddell Hart contre Clausewitz

Le plus grand écrivain militaire de notre temps, Sir Basil Liddell Hart partage avec Lord Keynes une conviction que la destinée posthume de Marx, en dépit du marxisme officiel, tend à justifier : l'influence des idées sur le cours de l'histoire. Selon le plus illustre des économistes du xx^e siècle, les gouvernants et les hommes d'affaires appliquent les doctrines apprises de leurs professeurs vingt ans plus tôt; de même Sir Basil, entre les deux guerres, écrivait : « L'influence de la pensée sur la pensée est, dans l'histoire, le facteur le plus important ¹. L'inspiration de nouvelles idées et l'introduction des nouvelles méthodes dans l'organisation militaire, la stratégie et la tactique, ont joué un rôle qui n'est pas moins significatif que les exploits des génies militaires ². »

De cette thèse, il prend pour exemple l'aventure de Napoléon. Celui-ci n'aurait innové ni en fait d'armements ni en fait d'organisation des troupes. Il rejeta tous les projets que lui soumirent les ingénieurs; la division, en tant que grande unité capable d'action autonome, existait avant lui. Sa contribution à l'art militaire se limite essentiellement à la méthode, surtout celle des premières campagnes, 1796³, 1805 et 1806, qui représente la mise en œuvre des idées de mobilité et de concentration, conçues par le maréchal de Saxe et par Guibert. « La véritable vertu de la puissance de concentration mobile réside dans sa fluidité, sa variabilité et non pas dans sa densité ⁴. »

1. *The Ghost of Napoleon*, Yale University Press, 1937, p. 11. Il s'agit d'une série de conférences qui constitue un survol de la pensée stratégique, entre le maréchal de Saxe et Foch. Note I.

2. *Ibid.*, p. 13.

3. Cf. Note II.

4. *The Ghost of Napoleon*, p. 103.

La leçon de Bonaparte fut perdue parce que Napoléon lui-même, à Sainte-Hélène, forgea sa légende et parce que deux hommes en méconnurent l'esprit, l'un par une scolastique et l'autre par une philosophie, Jomini et Clausewitz¹. Le premier, moins dangereux que le Prussien, voulut réduire la conduite de la guerre à une science : les principes de la stratégie demeureraient immuables. La manœuvre sur lignes intérieures, sous sa plume, devient le secret unique et constant de la victoire. La fluidité de la manœuvre napoléonienne revêt une forme stéréotypée que dissimule mal un langage ésotérique. L'obsession de la sécurité risque de paralyser l'initiative et de conduire à l'échec.

Si l'influence de Jomini fut pernicieuse, celle de Clausewitz l'aurait été bien plus encore. Non pas, comme on l'a cru, en tant que prophète de Napoléon, mais en tant que prophète de lui-même. Liddell Hart l'appelle le « Mahdi des masses et des massacres mutuels ». En termes plus précis, Clausewitz aurait simplifié, caricaturé la manière napoléonienne, il n'aurait discerné que la concentration pure et simple, alors que l'essentiel réside dans la mobilité, l'ampleur du filet qui couvre le théâtre des opérations, les différentes divisions ou armées gardant des relations telles les unes avec les autres qu'elles se servent l'une à l'autre de réserves. Il aurait exalté le choc direct des armées sans manœuvre, par la concentration d'une force supérieure sur le champ de bataille ou sur le point décisif du front.

L'écrivain anglais prête à Clausewitz lui-même deux erreurs, la surestimation du nombre et la sous-estimation de la manœuvre, mais il reconnaît, par instants, que les dogmes clausewitziens n'appartiennent pas entièrement à l'auteur du *Traité*. A la différence de la plupart des lecteurs allemands, il a du moins compris qu'entre la *Formule* — la guerre, continuation de la politique — et la définition de la guerre par le renversement de l'État ennemi, il existe une contradiction possible. « Il est étrange qu'il n'ait pas perçu qu'il se contredisait lui-même, car, si la guerre est la continuation de la politique, elle doit nécessairement être conduite en songeant aux avantages de l'après-guerre. Un État qui use ses forces

1. A travers le xx^e siècle, ces deux hommes prirent figure de maîtres à penser, de rivaux. Ainsi A. Grouard qui s'oppose aux doctrines du haut commandement français, avant 1914, se réclame de Jomini contre Clausewitz aussi bien dans son livre *Stratégie, objet, enseignement, tactique*, Paris, L. Baudoin, 1895, p. 4, que dans *La Guerre éventuelle*, Paris, Chapelot, 1913, p. 126-127. Cf. note III.

jusqu'à la limite de l'épuisement, condamne à la faiblesse sa propre politique¹. » Clausewitz aurait répandu, *peut-être sans le vouloir*, le dogme de la guerre à outrance. Ce qui aurait influé sur le déroulement de l'histoire européenne, ce seraient les généralisations hasardeuses, les formules tranchantes, et non pas les réserves, les nuances, les repentirs que le *Traité* lui-même contient en abondance.

Si j'ai cité longuement l'écrivain anglais, c'est parce qu'il me paraît le plus intelligent, le plus typique des anticlausewitziens de langue anglaise; trop intelligent pour ne pas soupçonner que Clausewitz lui-même valait mieux que ses disciples; trop britannique pour consacrer des mois à débrouiller l'écheveau des vérités logiques et des propositions empiriques, de la théorie et de la doctrine. Il a retenu deux apports du *Traité*: l'importance des forces morales et la suprématie de la politique, il condamne le reste, la prescription implicite de lutte à mort, le refus de la manœuvre, la recherche du choc brutal des armées de masse. Il attribue, au moins pour une part, à la fascination exercée par quelques thèmes du *Traité*, les folies sanglantes de la Première Guerre.

Au réquisitoire de l'écrivain anglais je n'opposerai pas un plaidoyer : Clausewitz, dans le deuxième livre de cet ouvrage, figurera parfois en accusé, parfois en procureur, le plus souvent en témoin. Au point de départ, j'affirme que le réquisitoire exige une lecture plus attentive du *Traité* et une analyse historique moins sommaire. Le destin de Clausewitz, en Allemagne même, ne prête pas à un jugement simple ou catégorique. La première édition des H. W., tirée à 2 000 exemplaires, n'a été épuisée qu'au bout de vingt ans. La première étude d'ensemble fut écrite en français, par un officier d'origine polonaise, à la demande du duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe². Après les victoires de Moltke, le tribut payé au génie de Clausewitz revêtit un caractère rituel. Le comte Schlieffen écrivit une préface pour la cinquième édition du *Traité*. Il en souligna, une fois de plus, la valeur permanente tout en ajoutant que le style philosophique de l'ouvrage ne répondait plus au goût des lecteurs. Or le style n'avait probablement jamais plu aux lecteurs du XIX^e siècle, presque tous des officiers. Si l'on élimine et la mise en forme conceptuelle que le comte Schlieffen appelait l'écriture philosophique et les Français la brume métaphysique, et la suprématie de la politique que l'état-major n'a jamais acceptée, que

1. *The Ghost of Napoleon*, p. 121.

2. Cf. note IV. Louis de Szafraniec Bystrzonowski.

reste-t-il dans le *Traité* que les lecteurs n'eussent pu trouver ailleurs ¹?

Le maréchal Hindenburg, après la guerre de 1914-1918, paya, lui aussi, son tribut d'admiration et de reconnaissance à celui que les victoires de Moltke avaient transfiguré en père fondateur de la théorie allemande de la guerre. « Il existe un livre *De la Guerre* qui ne vieillira jamais. Clausewitz est son auteur. Il connaissait la guerre et il connaissait les hommes. Nous devons l'écouter et quand nous suivions ses prescriptions, c'était pour notre bonheur. Le contraire signifiait le malheur ². » Or, sur le point décisif des rapports entre guerre et politique, Moltke, nous le verrons plus loin, rompaît déjà avec l'enseignement de Clausewitz, falsifié dans le texte du chapitre 6 (livre VIII). Seul Ludendorff qui tenait, auprès du maréchal Hindenburg, le rôle que Gneisenau avait tenu auprès de Blücher, prit sur lui de violer le tabou et d'affirmer explicitement que le *Traité* appartenait à un âge révolu : la guerre ne devait plus désormais se mettre au service de la politique, mais, tout au contraire, celle-ci au service de celle-là. Lui du moins, à la différence des professeurs américains, ne jugeait pas que les deux formules fussent interchangeable.

En France, la découverte de Clausewitz se situe après les défaites de 1870 ³, elle accompagne la découverte ou la redécouverte de Napoléon, elle exige une étude particulière. Il se peut, en effet, que le *Traité*, bien ou mal compris (mal compris à mon sens) porte une part de responsabilité dans les conceptions des généraux français de 1914. Encore faut-il, à la lumière de la première partie de cet ouvrage, rappeler pour quoi une recherche des « responsabilités » n'aboutira jamais à des conclusions indiscutées : chacun peut trouver dans le *Traité* ce qu'il y cherche, à la seule condition de faire, entre les citations, un choix biaisé par ses propres préférences.

A partir de quelle idée directrice comprendre l'intention de Clausewitz? L'interprète prend pour point de départ : ou bien la suprématie de la politique sur l'instrument militaire, ou bien l'anéantissement des forces armées de l'ennemi en tant qu'objectif *naturel* de l'acte guerrier et le renversement

1. Même s'il trouvait ailleurs maintes idées qui proviennent du *Traité* et que celui-ci avait introduites dans la *vulgate* stratégique.

2. Hindenburg, *Aus meinen Leben*, Leipzig, 1930, p. 101.

3. Je n'ai trouvé que deux études antérieures à 1870, celle, bien connue, d'un professeur à l'École de Saint-Cyr, de La Barre Duparcq, parue après la première traduction du *Traité*, l'autre, antérieure, d'un commandant de l'armée française, d'origine polonaise, Louis de Szafraniec-Bystrzonowski. Cf. Note V.

(ou désarmement) de l'État ennemi en tant qu'objectif *idéal* de la guerre (ces deux derniers thèmes plus ou moins confondus). Clausewitz inclinait, dans sa jeunesse, à ne reconnaître d'autres maximes que celles qui dérivent de la guerre conforme à sa nature, il a progressivement compris qu'historiquement les guerres à outrance ne sont pas les plus fréquentes et qu'en ce sens elles ne sont ni plus ni moins *naturelles* que celles du XVIII^e siècle. L'objectif *naturel* s'oppose dès lors aux objectifs *réels* ou *historiques*. Ces deux idées s'insèrent sans contradiction à l'intérieur du même ensemble, il suffit de dire qu'abstraction faite des circonstances, toujours diverses, l'objectif prioritaire d'un combat est la destruction ou l'anéantissement des forces de l'ennemi. Ni l'anéantissement ni la destruction n'impliquent le massacre des soldats. Ces deux mots abstraits suggèrent que les forces ennemies deviennent incapables de continuer la lutte. En va-t-il autrement quand deux lutteurs cherchent mutuellement à se réduire à l'impuissance? Or qui peut douter de la différence radicale entre une armée contrainte de se retirer du champ de bataille et une armée détruite? Battues à Ligny, les troupes prussiennes à peine plus éprouvées que les troupes victorieuses, emportèrent la décision deux jours plus tard, à Waterloo. De même, la destruction des forces armées de l'ennemi permet d'occuper un territoire cependant que l'inverse n'est pas vrai : l'occupation du terrain ne garantit ni la destruction des armées, ni la capitulation de l'État de l'ennemi ¹.

La traduction concrète de la destruction ou de l'anéantissement des forces armées varie peu en fonction des circonstances ². En revanche, la notion d'abattre l'État, empruntée au modèle de la lutte, comporte des traductions diverses; le centre de gravité qu'il convient de frapper change selon les époques, selon la structure des régimes. Les sens multiples du renversement d'un État commandent inévitablement la pluralité des plans de guerre. Par ce biais, la théorie revient à la suprématie de la politique (aux deux sens objectif et subjectif) et, comme les campagnes constituent une totalité, le plan de guerre ou de campagne atténuera, rectifiera ou démentira les maximes qu'un esprit superficiel pourrait tirer de la finalité naturelle de la lutte, du combat, de la bataille.

1. Mao Tsé-toung reprend maintes fois cette idée dans ses écrits militaires.

2. Encore que, selon les cas, elle comporte des pertes humaines énormes ou limitées.

Encore une fois, la conciliation ne présente pas intellectuellement de difficulté dès que l'on se soumet à la logique de la synthèse finale. Mais, en pratique, les spécialistes de l'instrument ont invoqué l'autorité de leur expertise et ceux mêmes, Bismarck par exemple, qui penchaient dans l'autre sens, admettaient sans discussion l'objectif de la destruction des forces armées de l'ennemi. La tension entre civils et militaires, entre ceux qui conduisent la guerre et ceux qui conduisent les opérations, ce n'est pas la théorie qui la crée mais la pratique ou, si l'on veut, la situation elle-même. Tant que le *Traité* n'était pas compris pleinement, les formules extrêmes, dans les deux directions, donnaient des arguments à l'intransigeance des deux écoles.

A condition de lire scrupuleusement le *Traité*, on aboutit à des conclusions contraires à celles qui en ont été tirées : refus de tout dogmatisme, dépendance de la stratégie par rapport à l'instrument, donc par rapport à l'état des armements, aux conditions du mouvement et du ravitaillement, dépendance du plan de guerre et, par conséquent, de la combinaison des batailles par rapport aux circonstances politico-sociales et aux intentions de l'État, adaptation du plan de campagne au type de guerre, prise en considération du frottement, du hasard et, avant tout, de l'ennemi auquel on se heurte. Contre Bonaparte, les dispositions défensives de Frédéric II n'auraient pas pesé lourd. Par quelle ironie du sort ce théoricien qui rejetait le méthodisme, le dogmatisme, l'illusion de maximes valables en tous temps et en tous lieux, passe-t-il pour le « Mahdi des masses et du massacre mutuel » ?

Pour une part, Clausewitz a été victime de la confusion inévitable dans l'esprit des lecteurs, entre l'analyse, voire la prévision, du réel et l'expression du souhaitable. De La Barre Duparcq, Jomini ont condamné la guerre de partisans; Moltke aussi, quand les Français en 1870-1871, l'entreprirent à leur tour; B. H. Liddell Hart la déteste comme il déteste les armées de millions d'hommes. Fidèle à la tradition anglaise, il souhaite que la guerre soit livrée par le petit nombre, par les professionnels qui éprouvent pour le métier des armes une sorte de penchant et le pratiquent sans haine et sans crainte. Témoin des guerres de 1792 à 1815, Clausewitz observe que les guerres se livrent désormais avec des centaines de milliers d'hommes, que les peuples opprimés, en suprême recours, s'arment pour chasser l'envahisseur. *Sine ira et studio* : il n'approuve ni ne dénonce, il constate.

Pour une autre part, il est victime de sa méthode. L'importance qu'il accorde au nombre, il la restreint aux cas où

existent la même organisation et le même armement des deux côtés. Procédé logiquement légitime, malgré tout périlleux dans un *Traité* de cet ordre. Il n'exclut pas la manœuvre dans la mesure où celle-ci tend à créer les conditions de la supériorité aux points importants et à livrer bataille dans des conditions telles que les résultats décisifs en résultent (par exemple l'enveloppement ou la bataille sur fronts renversés). Mais, en de nombreux textes, en particulier au chapitre 9 du livre VIII, quand il veut justifier le plan de Napoléon en Russie (plan lui-même présenté de manière relativement grossière), il donne des arguments aux historiens qui n'ont pas distingué entre la *stratégie manœuvrière* du XVIII^e siècle, qu'il méprise, et la *manœuvre* orientée vers ou par la bataille, exploitée par la poursuite qu'il n'ignore pas et dont la mobilité assure le succès.

L'inachèvement du livre a laissé la synthèse finale à l'état de projet. La logique de cette synthèse permet de résoudre toutes ou presque toutes les divergences ou incompatibilités apparentes, mais à une condition : que l'interprète raisonne selon cette logique, appuyée sur la *Note finale*, qui accorde au chapitre 1, 1 une valeur éminente. Or, les interprètes n'ont jamais raisonné selon la logique de cette synthèse finale et surtout le livre, tel qu'il nous est parvenu, ne rend pas le même son d'un bout à l'autre.

Qu'on le veuille ou non, en passant des livres III, IV et V au livre VI, on respire un air différent. Les livres III et IV fourmillent de phrases par lesquelles un Liddell Hart illustre aisément sa thèse du « Mahdi des masses et du massacre mutuel ». Il semble exalter la bataille, la bataille sanglante, la grandeur de ces affrontements et le culte du chef suprême, maître de ses émotions et clairvoyant au milieu de la tempête. En revanche, le livre VI énumère les avantages dont bénéficie celui qui se trouve politiquement et militairement sur la défensive : le défenseur se bat pour son indépendance, il veut garder ce qui lui appartient et non prendre ce qui appartient à autrui, il choisit le lieu de la bataille, éventuellement il attire l'ennemi vers les profondeurs du pays, le peuple s'arme contre un conquérant et, de multiples manières, même s'il ne s'arme pas, il gêne, il harcèle, il épie l'envahisseur. Le chapitre 26 du livre VI n'a pas moins de résonance subtilement descriptive que le chapitre 9 du livre VIII. Encore une fois, pas de difficulté logique : qui analyse un plan de guerre offensif en vue d'abattre un ennemi le plus vite possible ne recommande pas pour autant d'attaquer le voisin, pas plus qu'Aristote, en analysant les moyens de

maintenir la tyrannie, ne recommande celle-ci. Le mystère de la pensée ultime de celui qui semble le théoricien de la tyrannie, Machiavel nous en révèle la fascination. Le mystère de Clausewitz se situe à un niveau inférieur d'abstraction ou de subtilité puisque, stratège, il s'arrête aux objets qui conduisent immédiatement à la paix et qu'il esquisse à peine une typologie de ces objets.

Peut-on aller plus loin et suggérer la doctrine de l'homme, sinon celle de l'œuvre qui, en tant qu'étude rationnelle n'en comporte pas? J'hésite à répondre. Ni l'homme ni l'œuvre ne donnent une leçon sans équivoque¹. Tous les « résistants », tous ceux que le malheur des premières batailles contraint à espérer contre l'espérance, trouvent en lui un maître plus encore de morale que de technique. Convaincu que les guerres resteraient dans l'avenir l'affaire de la nation entière, il n'en souhaitait pas moins préserver la société européenne des États, épargner aux peuples l'impitoyable cruauté qu'entraîne l'armement de tous, la petite guerre menée par les civils eux-mêmes. Admirateur, certes, du « dieu de la guerre », ce « parieur passionné », qui, au terme de son aventure, s'enfuit du champ de bataille comme un mendiant sans un thaler en poche, il enseigne la modération plutôt que la démesure, la guerre de défense nationale plutôt que la guerre de conquête. Mais il attendait l'unité allemande de victoires que remporterait un des États allemands sur les autres. Stratégiquement, il suggérait la défensive afin de vaincre plus sûrement l'ennemi, mais la défensive qui s'achève avec l'éclair de l'épée du châtiment. Au reste, puisque seule l'attaque conduit directement au but, n'est-ce pas le plus souvent l'infériorité des forces qui justifie l'attente de l'ennemi?

Théoricien d'un art qui se cultive par l'étude et la réflexion et qui ne s'apprend pas, Clausewitz apparaît plutôt comme un précepteur des chefs de guerre que comme un maître d'école. Précisément parce qu'il voulait embrasser tous les aspects organiquement liés de l'objet-guerre, parce qu'il combinait l'usage des concepts abstraits, dont la traduction concrète varie selon les circonstances, avec l'analyse des conjonctures jusque dans le détail, parce qu'il niait les lois mais énumérait de multiples principes, maximes conditionnelles ou règles avec exceptions, il offre un argument à chacun. De l'échec ou du succès, le critique trouvera l'explication ou l'illustration dans une de ces formules d'airain, origine de sa gloire et des malentendus.

1. Cf. Note VI.

Première partie

PROCUREUR OU ACCUSÉ?

INTRODUCTION

Trois thèmes

Les guerres de la Révolution et de l'Empire nous apparaissent aujourd'hui comme une répétition générale des deux guerres du xx^e siècle. La violence bouscula les barrières de la tradition et l'œuvre de Clausewitz en sortit. Nul n'attribuera à un livre la responsabilité de la catastrophe : ce n'est pas Clausewitz qui dressa les uns contre les autres les peuples presque unanimes, au mois d'août 1914; ce n'est pas lui qui éleva au pouvoir suprême, dans une Allemagne ravagée par le chômage, un démagogue en qui se mêlaient des haines, une volonté tendue vers un but illimité, l'insensibilité à la souffrance humaine et une trace de génie.

Il n'en reste pas moins que des deux côtés du Rhin, avant 1914, les généraux se réclamaient de lui. Lénine donna à la *Formule* un sens nouveau, il en fit non plus le principe de la suprématie du chef d'État sur le chef des armées, mais le critère de la discrimination entre guerres justes et injustes. Du même coup, toute guerre prend une dimension idéologique.

Trois thèmes clausewitziens, trois lectures du *Traité* commandent les chapitres suivants.

Les généraux, français et allemands, cherchaient la bataille d'anéantissement, les Alliés l'emportèrent sur une Allemagne épuisée sans que la *Wehrmacht* eût été défaite en rase campagne.

Hitler et Staline, l'un et l'autre issus de mouvements révolutionnaires, conduisirent la Deuxième Guerre non plus à la manière des généraux traditionnels mais en idéologues et en conquérants. Staline rallia le peuple russe à la cause patriotique, Hitler dressa contre lui les résistants de l'Europe entière.

L'armement du peuple dont les patriotes prussiens avaient rêvé et dont Clausewitz (entre beaucoup d'autres) avait

esquissé la théorie devint, sous la plume de Mao Tsé-toung l'essence de la guerre révolutionnaire, celle qui conduit, grâce à la formation d'une armée régulière issue des irréguliers, à la victoire d'anéantissement.

Les généraux de la Première Guerre mondiale n'avaient retenu qu'une idée : la bataille décisive. Lénine n'en retint à son tour qu'une autre : c'est la politique de classe qui définit le sens historique et moral de toute guerre. Mao Tsé-toung en dégagea une troisième : l'armement du peuple, appoint des guerres entre États et facteur décisif des guerres civiles.

CHAPITRE PREMIER

De l'anéantissement à l'épuisement

Au XIX^e siècle, l'Allemagne, unifiée par la Prusse des Hohenzollern, devint la première puissance du continent. Son armée resta jusqu'en 1945 la meilleure de l'Europe et du monde. Elle remporta, au cours des deux guerres du XX^e siècle, d'éclatantes victoires, *Verlorene Siege*, selon le titre du livre du maréchal von Manstein, *Ohnmacht des Sieges*, selon l'expression fameuse de Hegel. Il n'existe plus de Reich aujourd'hui, la République fédérale et la République démocratique, toutes deux allemandes, coexistent côte à côte. La grandeur du Reich et celle de l'Europe sombrèrent ensemble.

Contre qui, en faveur de qui invoquer le *Traité*? Ou celui-ci ne remplit-il plus d'autre mission, aujourd'hui, que celle, exigeante et amère, de nous aider à comprendre l'histoire tragique qui va des patriotes prussiens, dressés contre Napoléon, à la résistance des peuples d'Europe contre la tyrannie hitlérienne?

1. *Bismarck et Moltke*

Après 1945, les historiens remontèrent maintes fois jusqu'à Bismarck et à son œuvre en vue d'atteindre aux origines de la catastrophe allemande. Recherche inévitable, toujours légitime et toujours vaine. Louis XIV prépara la Révolution française et Bismarck rendit Hitler possible. Une Allemagne divisée ou une Allemagne unifiée autrement que par le fer et par le feu implique un autre cours des événements, de la diplomatie et de la guerre. Je vois mal au nom de quoi nous condamnerions l'unité allemande sinon, victimes de

RAYMOND ARON

Penser la guerre, Clausewitz

J'ai lu *De la Guerre* pour la première fois il y a une vingtaine d'années, puis je l'ai cité comme tout le monde. À l'occasion d'un cours donné au Collège de France, en 1971-1972, j'étudiai pour la première fois l'ensemble des écrits militaires, politiques, personnels de Clausewitz et crus constater que la pensée du plus célèbre des stratèges restait à découvrir et à comprendre. Pensée en devenir qui n'avait pas encore trouvé sa forme définitive, lorsque, victime du choléra, le général prussien mourut en 1831. Dans le premier tome, je tente une reconstruction, aussi rigoureuse que possible, du système intellectuel de cet enfant des camps qui voulut mettre au jour l'esprit — la nature et l'essence — de la guerre, « véritable caméléon ». Formation du système, tendances divergentes, synthèse finale, équivoque irréductible, spécificité de la dialectique, rapport à Montesquieu, à Kant, à Hegel : sur tous ces sujets, je formule mon propre jugement et le confronte aux jugements des critiques allemands.

Livre d'érudition, destiné aux seuls spécialistes ? Certes non. Clausewitz a été lu dans les écoles d'état-major, par Moltke et par Foch, mais aussi par Lénine et par les marxistes. Qui se réclame de lui, à bon droit : Schlieffen et le haut commandement allemand de 1914, ou bien Lénine et Mao Tsé-toung ? Figure-t-il au banc des accusés, ainsi que l'affirme B. H. Liddell Hart, en tant qu'un des responsables des massacres de la Première Guerre mondiale ? Ou se dresse-t-il en procureur, face à ceux qui suivirent aveuglément Hitler jusqu'au bout ? Théoricien de la stratégie classique de l'âge européen, a-t-il encore quelque chose à nous enseigner à l'âge planétaire ? Des deux idées maîtresses — principe d'anéantissement et suprématie de l'intelligence politique sur l'instrument militaire — l'arme nucléaire confirme la deuxième et modifie le sens de la première.

Pourquoi cette longue familiarité, cette sympathie que j'avoue avec un homme dont tout devrait me séparer ? Romantique et raisonnable, impitoyable en ses analyses et d'une sensibilité frémissante, pauvre au milieu des riches, frustré de la gloire à laquelle il aspirait, Clausewitz appartient à la lignée des Thucydide ou des Machiavel, qui, grâce à leur échec dans l'action, trouvent le loisir et la résolution d'élever au niveau de la conscience claire la théorie d'un art qu'ils ont imparfaitement pratiqué.

R. A.



9 782070 294398



Extrait de la publication

76-II A 29439 ISBN 2-07-029439-0